

vrage; on lui donne alors du lait de vache, puis du bouillon, des fécules, du pain. On ne doit le faire manger qu'avec modération et à des heures réglées. On ne lui donnera ni gâteaux, ni sucreries. Il ne boira d'abord que de l'eau. Plus tard, il prendra de l'eau mêlée de vin (celui de Bordeaux de préférence), ou de bière.

Il sera toujours bien vêtu et promené en plein air, à moins de mauvais temps. On l'enverra souvent à la campagne. On le mènera chaque année, en été, soit aux bains de mer, soit dans les montagnes.

On lui fera souvent des frictions sur la peau du tronc et des membres, avec de la flanelle chaude, surtout en hiver et alors devant un feu clair et vif.

Il ne couchera jamais au rez-de-chaussée, ni dans des alcôves ou des chambres étroites et obscures, ni avec d'autres personnes plus âgées.

Si on le met en pension, il faut que ce soit hors ville, en un lieu sec et bien exposé.

On le surveillera avec une attention extrême pour éviter l'onanisme.

On interdira tous les sirops prétendus antiscrofuleux, qui ne font le plus souvent qu'altérer la constitution, en détériorant les voies digestives.

§ II. — Diathèse syphilitique.

J'ai le regret de ne pouvoir donner qu'une place restreinte à l'étude de la diathèse syphilitique, étude devenue une importante spécialité, par son étendue et par la multitude des questions qu'elle soulève. Ces questions, pleines d'intérêt et d'actualité, sont loin d'être définitivement résolues. Je dois me borner à une simple et succincte exposition de l'état de la science en ce qui les concerne, m'occupant surtout, pour le moment, de l'influence exercée sur l'ensemble de l'organisme par l'infection syphilitique.

A. — Historique.

L'état morbide dont il s'agit n'a pas été de tout temps reconnu et décrit. Ce fut à la fin du XV^e siècle, à l'époque où Charles VIII portait ses armes triomphantes jusqu'au fond de l'Italie, que l'on vit apparaître un mal nouveau, d'abord dans le royaume de Naples, puis et fort rapidement en France, en Espagne, en Allemagne et dans plusieurs autres parties de l'Europe.

Les médecins contemporains mentionnent des pustules nombreuses et volumineuses, des croûtes, des ulcérations rongeantes, des douleurs nocturnes, etc. Plus les descriptions se multipliaient, plus les maux semblaient eux-mêmes se diversifier et s'étendre (1).

Cette maladie, appelée par les uns *mal français* (*morbus gallicus*), par les autres *mal napolitain*, *grande gorre*, *grosse vérole*, *mal vénérien* (*lues venerea*), reçut de Fracastor le nom de *syphilis* (2).

Ces dénominations prouvent qu'on regardait alors comme nouvelle la hideuse maladie qui venait de faire invasion.

Était-elle réellement nouvelle? Sans doute on trouve dans les plus anciens écrits, dans le Lévitique, dans les écrits d'Hippocrate, de Galien, surtout dans Celse, la mention succincte d'écoulements et d'ulcérations des organes génitaux. Plusieurs ouvrages du XIII^e siècle, surtout la chirurgie de Guillaume de Salicet (3), renferment l'indication de quelques affections des organes sexuels provenant de rapports avec des personnes malsaines; mais on ne découvre point dans ces rapides aperçus les caractères essentiels de la syphilis. En effet, les lésions désignées étaient sans doute produites par des excès, par la malpropreté; elles ne se propageaient point, n'avaient rien de spécial et cédaient à des traitements fort simples.

(1) V. la collection des premiers écrivains sur la maladie vénérienne, éditée par Aloys. Luisini (1566), et les suppléments de Gruner (1789 et 1793).

(2) *Syphilis, sive de morbo Gallico*. Vérone, 1530.

(3) V. une note sur la syphilis du XIII^e siècle, par M. Littré. *Gaz. méd.*, 1846, p. 928.

Si la syphilis était une maladie nouvelle, d'où provenait-elle, quelle en pouvait être la cause?

On lui chercha d'abord une origine presque surnaturelle; l'imagination des médecins s'adressa à des causes divines, à des influences astrologiques ou météorologiques, à des altérations humorales; mais ces diverses explications ne pouvaient être adoptées par des esprits sévères.

On crut ensuite avoir découvert la véritable source des maux vénériens, en admettant qu'ils provenaient d'une importation américaine, dont on accusa les compagnons de Christophe Colomb.

Oviedo, ancien directeur des mines d'or du Mexique, inventa cette version, peut-être, dit-on, pour se disculper de sa cruauté envers les Américains.

Mais Charles VIII faisait, en 1494, la conquête du royaume de Naples; déjà la syphilis avait paru dans les deux armées; et ce ne fut qu'en 1495 que les soldats de Christophe Colomb, revenant du Nouveau-Monde, entraient en Italie sous la conduite de Gonzalès de Cordoue.

Comment auraient-ils pu traverser l'Espagne, et passer à Gênes, sans y laisser des traces de la syphilis? Comment même auraient-ils pu aller faire la guerre à Naples, s'ils eussent été eux-mêmes assez malades pour infecter tout un pays?

Non, on ne doit point reprocher à la glorieuse découverte de Colomb une regrettable compensation.

D'où provenait donc la syphilis? Venait-elle d'Afrique, d'Asie, des Maures ou des Juifs d'Espagne, comme divers l'ont prétendu? Rien ne le prouve. Était-elle une dégénérescence de la lèpre, qui semblait alors disparaître? Ce n'est pas mieux prouvé. Le mode de propagation, la nature des symptômes, les effets du traitement, rendent peu probables la filiation, la corrélation de ces maladies diverses.

M. Ricord croit que la morve et le farcin furent pour quelque chose dans la production de la syphilis (1). Circonstance

(1) *Union méd.*, t. IV, p. 274.

assez curieuse, ce fut à l'époque même où la syphilis s'empara du genre humain, que la morve et le farcin se montraient dans la race chevaline (1). Cependant, Végèce en avait dit quelques mots dès le IV^e siècle, et Apsyrte de Pruse les avait ensuite assez exactement décrits (2). Mais quels que soient les rapports de succession de ces maladies, si d'un côté une gravité très-diverse les distingue, de l'autre des analogies remarquables les rapprochent, non-seulement par la propriété contagieuse, mais encore par certains effets. Ainsi la syphilis des nouveaux-nés présente tout à fait l'aspect de la morve, quand elle débute par le coryza, symptôme vénérien assez commun à cette époque de la vie, comme l'a remarqué M. Trousseau.

Mais qu'importe l'origine de la syphilis, si cette notion ne doit pas éclairer la nature de la maladie. Voyons plutôt à quelles recherches les médecins se livrèrent pour résoudre les problèmes difficiles qu'elle offrait à leur sagacité.

Les premiers observateurs eurent quelque peine à s'en former une idée précise. Cependant, ils ne tardèrent pas à reconnaître l'efficacité, comme agents thérapeutiques, du mercure et des sudorifiques.

Fernel, exprimant une opinion fondée sur une judicieuse appréciation des faits, considéra la syphilis comme une maladie générale (*totius substantiæ*) occulte, contagieuse, née à l'occasion de rapports impurs, ayant, par conséquent, un cachet spécifique, offrant des degrés et des formes très-diverses, mais remontant à une cause ou une essence toujours identique (3).

Longtemps la doctrine de Fernel servit de base à tous les développements que reçut l'étude de la syphilis. Van Swieten, si riche de faits pratiques; Astruc (4) et Sanchez, méritent d'être cités, brillants l'un et l'autre par une vaste érudition, que

(1) V. la Note de M. Beau. (*Union méd.*, t. IV, p. 289.)

(2) Sprengel; *Hist. de la Méd.*, t. II, p. 232.

(3) *De luis venereæ curatione perfectissima*. (*Universa medicina*, p. 1000.)

(4) *De morbis veneris*, libri sex. Paris, 1736.

le premier employait à l'affirmation, et le second, à la négation de l'origine américaine de la syphilis.

John Hunter ouvre une importante période dans l'histoire de cette affection ⁽¹⁾. Il décrit le chancre avec une grande exactitude, se livre à de judicieuses expérimentations, et trace le sillon qui doit être plus tard parcouru et élargi.

Il serait injuste de passer sous silence un homme qui pendant plus de vingt ans a joui d'une renommée européenne; je ne peux oublier les utiles leçons de Michel Cullerier. Il observa les diverses formes de la syphilis avec un soin minutieux, réunit beaucoup de faits, élucida plusieurs questions importantes, fixa les règles du traitement jusqu'à lui mal précisées. Il écrivit peu ⁽²⁾; mais c'est lui qui inspira les ouvrages de MM. Lagneau ⁽³⁾, Lucas-Championnière ⁽⁴⁾, et d'une foule d'autres auteurs.

Il occupait encore cette haute position, lorsque les zéloteurs outrés de la doctrine physiologique, substituant leurs illusions à la réalité des faits, contestèrent l'existence du virus syphilitique et de la syphilis comme affection spécifique, rattachant ses symptômes consécutifs à des effets purement sympathiques ⁽⁵⁾.

M. Ricord acquit une juste et rapide célébrité par la réfutation expérimentale de cette hypothèse. Non-seulement il prouva l'existence du virus vénérien en l'inoculant; mais, s'appuyant sur les observations de Hunter et sur ses propres recherches, poursuivies avec une admirable sagacité, il donna des notions précises sur le point de départ des affections syphilitiques, sur la marche et la division des symptômes, sur

⁽¹⁾ *A treatise on the venereal disease*. London, 1786. — Deux ans avant, avait paru le *Traité de Swediaur* (traduit en français en 1798), qui a joui d'une grande vogue; et plusieurs années après, fut imprimé celui de Bell (traduit en français par Bosquillon, 1802), qui n'est pas moins digne d'estime.

⁽²⁾ V. cependant plusieurs articles dans le *Journal général de Médecine* et dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* en 60 volumes.

⁽³⁾ *Traité pratique des mal. syph.* Paris, 1828, 5^e édition.

⁽⁴⁾ *Recherches pratiques sur la thérap. de la syphilis*. Paris, 1836.

⁽⁵⁾ Jourdan; *Traité complet des mal. vénér.* Paris, 1826. — Richond des Brus; *De la non-existence du virus vénérien*. Paris, 1826.

les caractères qui en marquent les périodes, sur le traitement qui leur convient le mieux. M. Ricord a fait école ⁽¹⁾, et à chaque page il faudra citer ses travaux ⁽²⁾.

Quelques autres médecins d'un mérite extrêmement distingué : MM. Gibert ⁽³⁾, Cazenave ⁽⁴⁾, Vidal de Cassis ⁽⁵⁾, de Castelnau ⁽⁶⁾, Baumès de Lyon ⁽⁷⁾, se sont également occupés de la syphilis et ont éclairé plusieurs points de son histoire.

B. — *Notion sommaire de la diathèse syphilitique et de ses manifestations.*

Si quelque point de la surface cutanée ou d'une membrane muqueuse voisine de l'extérieur, dont l'épiderme est très-fin ou a été déchiré ou enlevé, reçoit le contact de cette matière morbide spéciale appelée virus vénérien ou syphilitique, il se développe sur ce point une ulcération d'un aspect particulier. Cette ulcération, résultat immédiat d'une inoculation, porte le nom de *chancre*. C'est une affection d'abord simplement locale.

Au bout d'un certain temps, que le chancre soit ou non cicatrisé, il se manifeste dans diverses parties de l'économie, à la peau, sur les muqueuses, même dans les systèmes fibreux et osseux, ou sur d'autres organes importants, des altérations graves, des phlegmasies chroniques, des ulcérations, des dégénérescences, attestant la puissante influence de la cause qui les a provoquées.

⁽¹⁾ MM. Cullerier, Puche, Ratier, Diday de Lyon, Payan d'Aix, Venot de Bordeaux, ont adopté sa doctrine. Plusieurs thèses, surtout celles de MM. Mac-Carty, Helot, Gilée, Reverchon, Nitard-Ricord, en ont développé les principaux points. L'ouvrage que MM. Maisonneuve et Montanier viennent de faire paraître (*Traité pratique des maladies vénériennes*. Paris, 1853), est écrit d'après les mêmes principes.

⁽²⁾ *Traité pratique des maladies vénériennes*. Paris, 1828. — *Clinique iconographique de l'hôpital des vénériens*. Paris, 1842-52. — *Lettres sur la syphilis*. (*Union médicale*, 1850.)

⁽³⁾ *Manuel pratique des maladies vénériennes*. Paris, 1837.

⁽⁴⁾ *Traité des syphilides*. Paris, 1843.

⁽⁵⁾ Divers Mémoires et Observations, et *Traité des maladies vénériennes*. Paris, 1852.

⁽⁶⁾ Plusieurs Mémoires dans les *Archives* et des réflexions dans la *Gaz. des Hôp.*

⁽⁷⁾ *Précis théorique et pratique sur les mal. vénér.* Paris et Lyon, 1840.